

de littéraire du corpus dystopique de David Vial

Stop Consommation · i.mage · Gabrielle Analyse réalisée

en avril 2026

I. PRÉSENTATION DU CORPUS ET CONTEXTE DE L'ŒUVRE

David Vial est un auteur toulousain né dans les années 1970, engagé dans les milieux alternatifs et anarchistes depuis la fin des années 1990, cofondateur de la micro-maison d'édition Key Largo (Toulouse, 1999-2005). Ces trois textes constituent le noyau dur de sa fiction dystopique, écrite entre 2001 et 2005, à cheval entre la nouvelle (Stop Consommation, i.mage) et le récit court à clés (Gabrielle). Ils partagent un même monde fictionnel — le même système politique et économique futuriste, les mêmes catégories sociales, une même géographie urbaine générique — au point que i.mage peut être lue comme un brouillon narratif de Gabrielle, dont certains passages entiers y sont enchâssés (la figure d'Antoine, le récit à la première personne de Gabrielle en tant qu'écrivaine de fiction). Cette mise en abyme — Gabrielle écrit la nouvelle i.mage à l'intérieur de Gabrielle — est l'un des procédés les plus sophistiqués du corpus.

L'ensemble appartient au genre de la dystopie d'anticipation proche, dans la tradition que Vial connaît bien : Nous Autres de Zamiatine (1920), Le Meilleur des Mondes de Huxley (1932), 1984 d'Orwell (1949), mais aussi les dystopies libertaires françaises des années 1970-80. Le monde décrit n'est pas un avenir de science-fiction lointain — pas de guerre galactique, pas de mutation génétique spectaculaire — mais l'extrapolation hyperbolique et cohérente du monde contemporain de l'auteur (début des années 2000), poussé sur quelques décennies. C'est ce réalisme de principe, cette familiarité inquiétante, qui en fait la force critique.

II. STRUCTURE NARRATIVE ET POÉTIQUE DES TEXTES

A. Stop Consommation (2001) — la nouvelle-tract

Le texte le plus court et le plus direct. Sa structure est classique : trois chapitres et une coda poétique. Le récit suit Alex, non-intégré, lors d'une opération de propagande (fabrication et largage de tracts via cerf-volant) dans une ville indéterminée. La narration est à la troisième personne, omnisciente, avec un rythme journalistique — descriptions brèves, dialogues vifs, alternance de séquences d'action et de réflexion intérieure. Le texte se double d'une dimension documentaire : les listes de données de la carte universelle, les communications radio des patrouilles (insérées en italique comme des didascalies policières), les inventaires de denrées naturelles. La coda finale — le slogan répété en boucle — transforme le texte en objet de propagande en soi, mimant le geste

même qu'il raconte. C'est une mise en forme auto-référentielle remarquable.

B. i.image (2001) — le récit à tiroirs

Texte plus complexe sur le plan formel. Il met en scène Antoine, intégré mais marginal, dont une maladresse accidentelle (une tasse renversée brise une vitre de bateau-mouche pendant une réunion syndicale) le fait basculer progressivement vers la clandestinité. En parallèle, Gabrielle apparaît comme personnage secondaire — mais elle est aussi présentée, en une rupture narrative brève mais essentielle, comme l'autrice de la fiction que nous lisons sur Antoine. Cette mise en abyme — « Gabrielle sursaute et interromp son récit » — est la charnière du dispositif : le lecteur comprend rétrospectivement qu'Antoine est un personnage de roman dans un roman. Cette technique brechtienne de distanciation sert une fonction critique : le monde décrit est si plausible qu'il faut en rappeler la nature fictionnelle pour ne pas le laisser passer pour documentaire. La narration alterne ensuite les points de vue d'Antoine et de Gabrielle, sans chapitrages stricts, créant une polyphonie embryonnaire qui s'épanouira dans Gabrielle.

C. Gabrielle (2005/2006) — le roman court polyphonique

Le texte le plus ambitieux formellement. Il adopte une structure chorale à trois voix narratives alternées : Gabrielle (biographe publique, intégrée en service minimum), Alex (non-intégré nomade, déjà personnage central de Stop Consommation — continuité explicite du monde fictionnel), Antoine (intégré marginal en voie d'exclusion, repris de i.image). Les chapitres portent des titres programmatiques : Gabrielle, les minima, Alex, Antoine, l'indien, l'expulsion, l'échappée, le départ, la révolution. Cette progression narrative est aussi une progression politique et existentielle : chaque personnage avance vers une forme de rupture avec le système. Le texte intègre également des documents fictifs (lettre de la mairie, article de presse sur le rendement au mètre carré, compte rendu d'un rapport gouvernemental, tract révolutionnaire) qui constituent autant de pièces à conviction d'un monde construit avec une précision quasi ethnographique.

III. LE MONDE DYSTOPIQUE : RELEVÉ SYSTÉMATIQUE DES ÉLÉMENTS

A. L'Organisation politique et sociale : le Système

La genèse historique : « les événements »

Le monde décrit n'est pas né de rien. Les textes y font référence sous le nom codé et pudique de « les événements », dont le souvenir s'est estompé en « ouïe-dire » depuis une trentaine d'années. Lors d'un sommet international portant sur les flux énergétiques mondiaux, une commission secrète fut chargée de réfléchir à l'exclusion des individus jugés « improductifs » et « faibles ». Les banques bloquèrent le processus de la carte universelle, en refusant de couvrir les endettés. L'État céda. Les sur-endettés, les faillitaires, les interdits bancaires furent exclus de la nouvelle société. Des résistances éclatèrent ; des meneurs potentiels furent identifiés en amont et neutralisés avant tout début d'organisation. En quelques semaines, tout élan de contestation fut étouffé « loin de micros et caméras trop occupés à répandre la propagande officielle ». Trente ans plus tard, cette histoire est effacée des mémoires et surtout des programmes scolaires — aucune allusion n'y est faite dans les classes — ne survivant que dans des murmures familiaux, « pour se faire peur ».

La division fondamentale : intégrés / non-intégrés

Le clivage structurant de cette société est binaire et systémique. Les intégrés sont les citoyens actifs et solvables, détenteurs de la carte universelle, ayant accès au logement, à l'énergie, aux soins, aux transports et aux loisirs. Pour conserver ce statut, un intégré doit vendre au minimum neuf heures de son temps par semaine. En dessous : exclusion. Le statut peut être révoqué par « simple courrier électronique ».

Les non-intégrés (aussi appelés « hors-zone » ou « hors réseau ») sont des individus exclus du système pour diverses raisons — dettes, militantisme, refus de se soumettre, accidents administratifs. Ils ne figurent plus dans aucun fichier officiel, n'existent plus aux yeux du système. Ils vivent en dehors des villes, dans les campagnes abandonnées ou les montagnes. Le système ne les persécute plus activement — il les ignore : « la société intégrée les ignorait », ils étaient devenus « transparents ».

Il existe une sous-catégorie d'intégrés : les minima — ceux qui ne travaillent que les neuf heures hebdomadaires minimales requises, restant ainsi « en équilibre précaire sur le dernier barreau de l'échelle sociale ». Parmi eux, une minorité consciente qui a fait ce choix délibérément pour préserver sa liberté de temps.

B. L'Économie et le Travail

La monnaie et le crédit

La monnaie unique s'appelle ¥€\$ (fusion graphique du Yen, de l'Euro et du Dollar — signe d'une mondialisation accomplie). Elle n'existe que sous forme dématérialisée, gérée via la carte universelle. Il est obligatoire de consommer : chaque intégré doit dépenser chaque jour une somme définie proportionnellement à son revenu. L'exemple donné dans Gabrielle est précis : une intégrée travaillant vingt heures par semaine reçoit entre 150 et 310 ¥€\$, et doit en dépenser un dixième chaque jour. Rien ne doit rester à l'heure du couvre-feu. Cette obligation de consommation quotidienne transforme la dépense en devoir civique, rendant impossible toute épargne ou tout retrait du marché.

L'A.N.O.T.

Le travail est géré par l'Agence Nationale d'Organisation du Temps (A.N.O.T.), accessible via terminal connecté. Cet organisme recense en temps réel tous les emplois disponibles et tous les chercheurs d'emploi, et un algorithme propose des offres correspondant aux qualifications du demandeur. C'est une bourse du travail entièrement automatisée. La formation initiale est strictement fonctionnelle : « une fois sorti de l'environnement protégé de la famille, de l'école et des formations le jeune adulte découvre vite qu'il ne sait rien faire d'autre que le travail hyper spécialisé auquel on l'a destiné. Il ne sait ni construire un meuble, ni cultiver ses légumes, il ne sait pas coudre ni réparer sa voiture. » Cette incompétence généralisée hors du champ professionnel est une forme de dépendance programmée.

C. La Carte Universelle : l'instrument de contrôle

La carte universelle est l'objet le plus important du système. Elle concentre l'intégralité de l'identité légale, sociale et économique d'un individu : état civil complet, adresse, formations et compétences, permis de conduire et laisser-passer, données bancaires, judiciaires et notariales, bilan de santé et groupe sanguin, contrats d'assurance et de location, crédits en cours. Elle sert également de clé

universelle et de carte de paiement. Son pendant numérique est un fichier central dont les bornes-réseau dispersées en ville permettent la consultation. Ne pas en avoir revient à ne pas exister.

D. L'Espace urbain et le logement

La ville comme forteresse

La ville est un espace ceinturé, contrôlé et séparé du reste du territoire. Elle dispose de points d'entrée et de sortie surveillés — des portiques électroniques qui lisent automatiquement les plaques des véhicules, la puce embarquée et le visage du conducteur via reconnaissance faciale. Le réseau routier est dualiste : les routes électroniques (à rails électros) sont réservées aux intégrés ; les anciennes routes d'asphalte, non entretenues et soulevées par la végétation, sont réservées de facto aux non-intégrés. La circulation sur le réseau moderne est entièrement automatisée et traçable.

L'espace public aseptisé

L'espace public a été systématiquement vidé de toute possibilité de flânerie non consumériste. Les bancs publics ont presque disparu ; ceux qui restent sont équipés d'accoudoirs centraux conçus pour empêcher les non-intégrés de s'y allonger. Seules les terrasses de café autorisent la station assise en plein air — mais uniquement à condition de consommer. Les arbres ont été remplacés dans les quartiers résidentiels par des réverbères. La rue est sous surveillance vidéo permanente via le Centre d'Imagerie Urbaine (CIU).

Le logement

Le logement est une prestation liée au statut d'intégré — un droit conditionnel et révocable. Les appartements sont équipés de climatisation automatisée, d'écrans intégrés au mur servant de mémo et télé, et de systèmes centralisés. Les quartiers résidentiels modernes présentent des maisons préfabriquées alignées, chacune avec un carré de pelouse en rouleau identique. Les enfants y « jouent sagement, presque sans bouger, sans crier, sans gesticuler ni rire, ni même pleurer » — détail d'une puissance évocatrice extraordinaire.

E. La Surveillance et les forces de l'ordre

La police urbaine s'appelle les Brigades Municipales (BM). Elles patrouillent en véhicules, filent les individus suspects, communiquent par radio. Leur attitude envers les non-intégrés pénétrant en ville est celle d'une tolérance policière calculée : surveillance et rapport, sans intervention tant qu'il n'y a pas de « vague ». Un niveau supérieur de forces armées — des CRS casqués — est déployé lors des opérations d'expulsion. Leur équipement comprend un système d'Assistance Contact Populations (ACP) intégré dans le casque, qui leur souffle les formules réglementaires à utiliser avec les civils.

Un couvre-feu s'applique aux « intégrés actifs » à l'approche de minuit. Seuls les « passifs » — donneurs d'ordre et décideurs — sont autorisés à circuler en continu, accompagnés de leur cour personnelle. Des scènes de « chasse urbaine » nocturne sont évoquées, tolérées par un système où « un actif en difficulté n'a rien à attendre des flics ».

F. Les Loisirs et la culture

La culture de marque

La culture dominante est une culture de marque qui a « définitivement pris le pas sur la culture populaire ». Les mythes anciens ont été remplacés par des « fantômes modernes et rutilants ». Les rêves se sont transformés en « compilations désordonnées de pubs mêlées d'infos, de télé-réalité et de réelle illusion ». Des tribus anticonformistes se forment mensuellement par affinité économique et convergent le week-end dans les centres commerciaux pour une « grande messe de la consommation ». Chaque mois, chaque intégré reçoit le catalogue des nouveaux produits sous enveloppe transparente — « la bible de la consommation ».

Les Ateliers Populaires

Les Ateliers Populaires sont des espaces publics dans lesquels les intégrés peuvent consacrer une partie de leur temps libre à des activités artistiques (arts plastiques ou numériques, musique, danse, théâtre). Ces espaces ont été obtenus de haute lutte par des collectifs autonomes, après des années d'occupations successives. Ils constituent l'un des rares lieux où la logique marchande n'est pas souveraine — ce qui les rend fragiles et menacés. Le Musée des Jardins, où l'on déambule sous serre dans des jardins légendaires reconstitués à l'identique, illustre le destin de la nature : accessible uniquement en musée, reconstituée artificiellement.

G. Les Relations humaines et l'affectivité

Le système produit une atomisation sociale profonde. Les intégrés marchent « le regard aussi vide », « ils ne voient rien ni personne ». Le sourire est « de convenance », le rire « forcé ». Les corps ont été restructurés par la sédentarisation et l'assistance technique : « épaules voûtées, membres anémiés, incapables de les porter plus loin que le parking ». La relation amoureuse dans le monde intégré se fait en fonction de la « garde-robe, du cursus scolaire ou du porte-monnaie ». Manger seul devient suspect dans un monde de « représentation continue ».

H. L'Éducation

Le système éducatif est un mécanisme de conditionnement précoce. Les enfants sont « pris en charge très tôt », formés « sans jamais qu'on leur demande leur avis » et « initiés avant tout à consommer ». À douze ans, certains ne savent ni lire ni écrire suffisamment, mais tous savent remplir un bon de commande. Les filles reçoivent des jeux domestiques ou de service ; les garçons des jeux de pilotage virtuel et de combats sanglants. L'adolescence est un « cap fatidique » : soit l'enfant comprend qu'il a été blousé et se rebelle, soit il se lance à corps perdu dans la consommation.

I. L'Espace hors-ville : le monde des non-intégrés

L'extérieur des villes est un territoire marqué par l'abandon et la reprise naturelle. Les événements ont laissé des villages fantômes, des champs non récoltés, des vergers à l'abandon. Les non-intégrés y ont reconstruit une économie de subsistance basée sur la chasse, la cueillette, la pêche, la culture des terrasses et le troc. Ils disposent de radios pirates. Certains réparent des véhicules du passé roulant au carburant fossile. Leur organisation sociale est communautaire mais informelle, sans hiérarchie ni règles formalisées. Le village retrouvé par Alex et les siens est une bastide en montagne remise en état : plusieurs maisons, un canal de briques, une fontaine alimentée par une source, des terrasses défrichées, l'école du village transformée en espace commun.

IV. ANALYSE THÉMATIQUE ET CRITIQUE

A. La temporalité comme enjeu politique

Le motif central des trois textes est le temps. La dystopie de Vial ne repose pas d'abord sur la surveillance ou la violence d'État mais sur la confiscation du temps. L'obligation de consommation quotidienne, les neuf heures minimum de travail hebdomadaire, le couvre-feu nocturne : tout concourt à remplir le temps de l'individu. Le tract révolutionnaire de i.mage le formule directement : « Votre temps est votre seule richesse. » Les minima — qui ne travaillent que le strict minimum — sont les figures d'une résistance temporelle douce, en amont de la rupture radicale des non-intégrés.

B. Nature et artifice : la grande coupure

L'opposition nature/artifice traverse tout le corpus avec une intensité croissante. La nature — pommes sauvages, truites, forêt humide, air de montagne, feu de bois — est du côté de la liberté, de l'authenticité, de la santé. L'artifice — climatisation, arbres synthétiques, plats surgelés, eau traitée — est du côté de l'aliénation. Cette opposition n'est pas naïve : Vial en est conscient et la dépasse partiellement par la voix de Gabrielle dans son grand monologue final sur le yin et le yang.

C. La continuité des personnages et la construction d'un univers cohérent

La présence d'Alex dans Stop Consommation et dans Gabrielle, celle d'Antoine dans i.mage et Gabrielle, et la mise en abyme de Gabrielle écrivant i.mage dans Gabrielle constituent un univers romanesque cohérent en expansion. Chaque texte explore une modalité différente de la résistance : le sabotage symbolique (les tracts), la fuite individuelle (Antoine dans i.mage), le service minimum conscient (Gabrielle), la communauté autonome (Alex et les siens).

D. Style et voix : entre pamphlet et prose poétique

Le style de Vial oscille entre plusieurs registres. Il y a une veine documentaire sèche — les listes, les données chiffrées, les communications radio — héritée du pamphlet politique. Il y a une veine lyrique qui émerge dans les passages de nature. Il y a enfin une veine philosophique et rhétorique dans les grands monologues de Gabrielle. La langue est populaire et orale dans les dialogues, rigoureuse et dense dans les passages analytiques. Cette double tonalité est cohérente avec la position sociale des personnages et avec le projet politique de l'auteur : parler à tous, depuis la marge.

V. PORTRAIT SYNTHÉTIQUE DE LA SOCIÉTÉ

C'est une société de consommation obligatoire et intégrale, gouvernée par une oligarchie financière qui a capturé l'État après une crise résolue par l'exclusion de ses membres les plus faibles. Elle fonctionne sur le principe d'une circularité parfaite et sans issue : travailler pour consommer, consommer pour travailler, dormir pour recommencer. La surveillance y est omniprésente mais discrète — caméras, cartes à puce, bornes-réseau, portiques, filatures motorisées — et repose moins sur la répression ouverte que sur la traçabilité totale et la dépendance systémique. L'espace public a été privatisé par le bas, la nature remplacée par ses simulacres, l'éducation convertie en formation consommatrice. Les corps sont assistés, les esprits conditionnés, les rêves infiltrés par la publicité. La mémoire historique a été effacée. Les résistances existent — dans les marges

urbaines (minima, ateliers populaires) et dans les campagnes abandonnées (communautés autonomes, convois nomades) — mais elles sont tolérées tant qu'elles restent invisibles ou impuissantes.

Ce qui rend cette dystopie particulièrement efficace, c'est son réalisme de détail — la tasse dans le canal, la pomme sauvage, le formulaire en douze feuillets pour réduire son temps de travail, le veilleur de nuit qui forge une fausse lettre de la mairie pour se venger — et son absence de figure du Mal clairement identifiable. Il n'y a pas de Grand Inquisiteur, pas de Big Brother. Il y a des logiques économiques, des petits chefs bureaucratiques, des ingénieurs du confort. C'est précisément ce qui fait la force critique de l'oeuvre, et sa modernité.